

Extrait du livre

Eros en son absence

Sandrine Willems

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »

Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés.

Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial.

Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide
de la Communauté Française de Belgique.

Illustration de couverture : © Aurore Dal Mas
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2009.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Sandrine Willems

ÉROS EN SON ABSENCE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Dans le noir peu à peu apparaissent les ors. Je marche vers le chœur. Mes yeux s'accommodent aux ténèbres, et les lueurs qui en émergent semblent être d'un Dieu qui se révélerait. La flamme des cierges, maintenant, a rendu leur tracé aux volutes dorées ; sous la patine, les rayons du divin palpitent. Mais à l'instant où la lumière va prendre le pas sur l'ombre, un son s'élève, je m'arrête, et tout s'inverse.

Tout ce que je voyais s'efface, les courbes du stuc et de la pierre font place à celles de la mélodie. Comme la lumière, à l'extrême, plonge dans l'obscurité, comme ceux qui voient Dieu s'effondrent foudroyés, je ne vois plus rien, saisie par cet inouï, cet éblouissement de l'ouïe, qui en moi fait, non le noir, mais le blanc. Ainsi le divin se plaît-il à pénétrer également par l'oreille – et soudain je me vois comme ces saintes extasiées, que transperce sa voix. Une sorte de joie fond sur moi, mais une joie qui abat, qui pèse comme un deuil, des pleurs me montent aux yeux, quelque chose ruisselle en moi, à moins que ce ne soit la musique qui coule – quelle tristesse réveille-t-elle, quels deuils qui ne se firent pas ? Mais au-delà il y a cette beauté, et cette joie, à quoi je

ne comprends rien, mais qui m'empoigne, et me jette à nouveau vers la vie, ressuscitée par une musique.

Quel est cet instrument ? Des cordes apparemment, mais comment en dire plus, moi qui à la musique, pour comble, connais si peu ; tout ce qui est sûr, c'est que ce doit être Bach. Jamais je n'ai entendu ça, pourtant cet air m'est tellement familier qu'il me semble revenir chez moi ; à entrer dans une église, il est vrai, souvent cela m'arrive, ou rien qu'à respirer cet encens mêlé de poussière, qui paraît être l'odeur même de l'obscurité. Mais cet air si ancré en moi, je ne peux le reconnaître, comme s'il s'était paré d'un or qui le transcende. Quel oublié fait-il remonter, cette musique simplement m'en rappelle-t-elle une autre, ou est-ce quelque chose, en moi ou dans le monde, qui se souvient de Dieu, et s'émeut, brusquement, de l'avoir perdu – ne pouvant plus qu'en pleurer, par une telle musique ? Elle-même sans cesse remonte, comme en attente, mais de quelque chose qui n'arrive pas, ou ne peut se dire, alors elle reflue, rejetée par ce à quoi elle tendait. Sans doute ne saurai-je jamais ce qu'il y avait derrière cette mélodie.

Des pas résonnent du côté de l'autel. Ce doit être le curé. Il faut que j'aie lui demander ce que nous venons d'entendre. Bach, bien sûr, mais cela je le savais déjà. Une Cantate, précise-t-il, mais sous sa plus simple expression, sans ses voix, transcrite pour un violon. Ainsi n'était-ce pas le Verbe divin qui manquait, mais

simplement le chant ? Il me semblait pourtant l'entendre, par instants, mais peut-être n'était-ce que le chant intérieur de l'instrumentiste. Comment s'appelle-t-il, d'ailleurs ? Mon Dieu pourquoi les curés sont-ils à ce point ignares, voilà qu'il ne sait pas, prétend même qu'il s'agit d'un illustre inconnu – mais faut-il qu'il soit sourd aussi, pour ne pas sentir la main du maître ? Les maîtres sont trop chers ? Il ne manquait plus que ces propos de marchand, dans un tel sanctuaire. Enfin, vous avez bien un enregistrement, puisqu'on vient de l'entendre. Privé, dites-vous ? Mais qu'à cela ne tienne, puisqu'ici tout se paie, je vous l'achète. Éberlué qu'on puisse accorder pareil prix à une musique, à présent il me l'offre, avec la grâce de Dieu. Assurément il doit me prendre pour une illuminée, au sens qu'on y donne aujourd'hui – mais peu m'importe, puisque j'ai dans la main la source de mes délices.

Sur le disque, par chance, tracé au marqueur, il y a un nom : F. H. Par les miracles, cette fois, de ce siècle-ci et de l'informatique, je trouve vite de quoi me mettre sur sa piste : un orchestre du Sud, où vraisemblablement il vit, puis son adresse électronique – et mon message s'en va vers lui, et cette lumière qui point, dans les ténèbres de mon Nord : “Monsieur, la musique est pour moi l'impossible, ce qui toujours m'a fascinée en me restant inaccessible ; or je viens de vous entendre, dans une obscure église de province, et vous avez changé ma vie”.

Bien sûr je ne pourrai que l'aimer : si rien que par son archet il m'a émue à ce point, que fera le reste ? Déjà, sous son violon, c'est son souffle que je traque – mais comment savoir s'il ne s'agit pas des souffles de l'enregistrement ? Car de près, c'est loin d'être parfait, il y a pas mal de craquements – or je ne peux croire que ce soit son instrument, qui, lui, doit être infaillible.

Pourtant, je dois bien m'avouer qu'à le réentendre ici, si nu, sans les fastes de l'église, le charme n'opère plus qu'à moitié. Pour qu'il reprenne, peut-être faudrait-il que cette Cantate retrouve sa voix – et je la choisis de contre-ténor, me délectant de ces voix d'hommes qui rejoignent celles des femmes. “Ich habe genug” : “je suis comblée” – et comme je l'espérais, l'émotion me reprend, si forte que je ne peux plus bouger, et reste sur mon lit, tout le jour, à écouter, en effet étrangement comblée. Il est vrai que j'attends, sa réponse sans doute, mais sait-on jamais ce qu'on attend, sans nulle inquiétude pourtant, sans perdre pour l'avenir l'intensité du présent, comme d'attendre la note suivante n'empêche pas d'entendre celle qui vient d'éclorre. C'est peut-être cela que les mystiques appellent la foi, où la plus grande paix naît de l'incertitude même. Vivre alors n'est plus qu'accueillir, et peu importe si ce qui vient ressemble à Dieu ou au plaisir. À sa pointe la jouissance ne peut-elle être que passive, ou est-ce moi qui découvre, à ma grande surprise, ma foncière passivité ? Mais peu importe, pourvu qu'elle soit exquise.

Après ma version chantée revenant à mon cher violoniste, je dois bien reconnaître que parfois il joue faux. Mais cette maladresse ne fait que rendre plus humaine cette musique céleste – et mon maître inconnu, je ne l’en aime que mieux. Ce n’est plus seulement son souffle que je sens : ce sont ses mains, ses mains magnifiques aux doigts fins, si émouvantes d’être parfois pataudes. Comment ne pas rêver de se faire caresser par de pareilles mains ? Déjà je ne songe plus qu’à être sous ses doigts le plus docile des instruments – et enfin je réalise que seul un instrumentiste peut être le parfait amant.

Voici, sur mon écran, sa réponse qui s’indique – mais ai-je besoin de l’ouvrir : s’il répond c’est qu’il m’aime aussi. Sur le clavier cependant ma main tremble. “Très chère” – j’avais beau espérer, lorsque les mots sont là, ils sonnent autrement – “vous dites ce que toujours j’ai cherché à mettre en musique”. Une vie s’ouvre donc où s’entrelaceront ses mélodies et mes mots. “Vous devez vous en douter, la parole n’est pas mon élément” – ce n’est pas grave, mon ami, puisque maintenant je suis là. “Aussi me pardonneriez-vous de ne pas répondre comme il faudrait à votre belle lettre – qui ressemble presque à une déclaration.” Me suis-je donc trahie à ce point ? Tant mieux, au fond, s’il a compris, sans pour autant prendre la fuite.

La toile nous devient dès lors une voile, qui de ses rives ensoleillées à mon Nord, abolit la distance,

et à l'instant lui livre mes messages encore brûlants, nous permettant de vivre au même rythme et dans la même musique. Chaque soir nous nous retrouvons. Mais à ces rendez-vous, jamais je ne viens sans peur : car maintenant que je m'y suis habituée, que cet instant est devenu le cœur battant de mes soirées, si son message venait à manquer ? De le trouver, parfois, je m'angoisse d'autant plus de penser au lendemain. Nous ne nous disons rien, avons-nous besoin de raconter ce qui nous arrive, que nous arrive-t-il qui ne soit futile, en regard de cet amour, croissant de soir en soir, tel qu'en nouaient jadis ces amants, qui d'un bout à l'autre de la mer, l'un de l'autre s'éprenaient rien qu'à entendre leur histoire. Le moindre mot nouveau me devient événement, un "vous" qui passe au "tu" sans s'en apercevoir, un "tendrement" qui vient rejoindre, comme une caresse, un "je t'embrasse".

Il ne me parle, au fond, que de sa musique, me disant l'art d'aller et venir entre deux cordes, cet art du trémolo, et puis celui du paradoxe, où il s'agit de baisser le doigt dans les crescendos, pour le lever dans les diminuendos. Il me dit les délices du coulé, du sautillé, puis du collé, le plus délicat, où il s'agit de laisser tomber l'archet sur les cordes, pour aussitôt les pincer légèrement, mais avec énergie. Comment pourrais-je, moi, le lire sans sentir ces pincements sur ma peau ? Réalise-t-il ce qu'il écrit, avec son coulé et son va-et-vient ? Mais non, c'est moi qui dois avoir

l'esprit singulièrement tourné, ou surchauffé, par cette musique, sans cesse, qui me tourne la tête ; autrefois on appelait ça la *delectatio morosa*, la plus dangereuse pente vers la concupiscence – et voici qu'en plus je prends plaisir à lire des traités d'interprétation, moi qui ne sais déchiffrer une partition. Si je ne me retenais pas, mes doigts suivraient les siens, lorsqu'ils s'exercent au glissando, partant dessous la note pour arriver dessus, tout juste où il faut.

De ces glissantes songeries je n'ose rien lui dire – les devine-t-il, les partage-t-il même, aux heures où ses mains se reposent de ses répétitions ? Tout ce que je me risque à dire, c'est que je les rêve, ses mains, effilées et immenses. Ce qui contraint sa sincérité à me décevoir : en réalité il a les doigts courts, et les paumes carrées. Mais n'en aura-t-il plus de poigne, pour me prendre, et ne me touche-t-il davantage, de se critiquer ainsi – comme sa musique m'émeut par ses imperfections. Rêvons donc à ces mains, qu'il dit de bûcheron, mais qui doivent n'en connaître que mieux les bois dont est fait un violon : “épicéa devant, érable derrière, ébène pour les rainures noires, et poirier pour qu'entre celles-ci ne se fende pas le filet clair”. Depuis qu'il m'apprit cela, je vis dans une forêt qui réunit les quatre.

Du reste cette modestie, ce labeur obscur des instrumentistes, qui progressent aussi lentement que sûrement, comme des arbres qui poussent et fructifient, cette vie n'est-elle pas pour moi l'image de la

sagesse ? “Là encore, je vais te décevoir, car je donne de moins en moins de concerts ; cette course au succès m’épuise, je ne suis bien qu’en mon antre, au milieu de mes oliviers, où dans le silence je peux composer.” Ainsi son recueillement est-il encore plus grand que je ne l’imaginai. S’il savait comme je le préfère, en son existence presque religieuse, plutôt qu’adonné aux frivolités du monde. Quelle tendresse s’élève en moi, à l’entendre si proche, mon lointain, c’est étrange comme il me semble le connaître, depuis tant d’années, me suis-je jamais sentie aussi proche d’un être, je ne sais à quoi ça tient – à rien, sans doute, à ce rien qui fait qu’une note sonne juste, au ton de ses lettres plus qu’à leur contenu. Si j’avais su ce qu’est l’amour avec un musicien, aurais-je tant attendu, perdu tellement de temps à des malentendus, à des explications qui ne servent à rien, voulant forcer un accord qui ne viendra pas, s’il ne s’impose dès le début. Comme ils sont justes, ses mots humbles, lui qui dit ne savoir en user, ses phrases qui se cherchent, les balbutiements mêmes de sa grammaire, me rendant cette confiance qu’inspire ce qui demeure en enfance.

Pour la première fois, je crois, il me semble pouvoir tout dire, est-ce paradoxalement de si peu le connaître, ou est-ce la musique qui affine son oreille au point de tout pouvoir entendre ? Mais quel bonheur de n’avoir plus à me censurer, à étouffer mes cris, mes larmes ou mes chants, mon lyrisme effréné, incurable, s’il savait,

car malgré tout je me retiens encore. Bien sûr il me dit que je ne dois pas, avec lui, que nous n'en sommes plus à ces minauderies, que nous sommes au cœur, de la musique et de nous-mêmes – il est vrai que, comme dans cette église où par bonheur je l'ai rencontré, avec lui je me sens chez moi, comme si ce monde qu'il m'ouvrait, par sa musique, était mon paradis perdu, mon enfance retrouvée, comme s'il me rendait cette foi, dont je ne me souvenais pas, cette foi en ce que peut être une rencontre, cette harmonie où l'on ne sait plus si l'on parle ou si l'on écoute. Ses messages sont devenus la basse continue de ma vie, autour de laquelle brodent mes songes. Déjà j'essaie d'imaginer toutes ces mélodies qui fusent dans sa tête, celles qui y naissent, qu'ensuite il n'a plus qu'à transcrire, celles qui se répètent, faisant de sa vie une Suite de Bach, celles qui meurent aussi, ramenant la mort à la fin d'une note – ce que je donnerais pour être, fût-ce un instant, dans la tête d'un musicien.

Apprends-moi, mon ami, de nouvelles musiques, modèle mon oreille, comme un nez peut apprendre à goûter des parfums de plus en plus subtils, affine tous mes sens, car je ne dis rien du toucher, où tu dois être maître. Et puisque nous voici en cette Correspondance où déjà nos âmes se répondent, laisse-moi évoquer celle que décrit le poète, où les sons et les parfums se répondent, en une *ténébreuse et profonde unité, vaste comme la nuit et comme la clarté* – car comme dans

ce chœur où tu m'es apparu, se confondent ici la nuit et la lumière, l'inconnu, mon amour, et ce qui me transperce. Mais que suis-je en train de te dire, cette fois j'ai été trop loin, même si rien ne t'étonne tu vas me prendre pour une folle, qui se jette à la tête d'un homme qu'elle n'a jamais vu. Non, cette fois je ne t'enverrai pas cette lettre, tu ne sauras pas cette joie qui me tient aujourd'hui à un mètre du sol, cette lumière qui dissout le monde en musique. Non je ne veux pas, n'insiste pas, c'est trop, ce désir qui me déborde, je ne te connais pas, raisonne-moi au lieu d'attiser ma folie – bon, tu l'auras voulu. Mais je n'aurais pas dû t'écouter, tant pis pour moi si après tu ne m'écris plus. Non, ne me dis pas que tu as lu, que cela même tu l'as supporté.

Il faut pourtant que je m'arrête, déjà ma vie n'est plus qu'une lettre, interminable, qu'en silence je t'adresse, et dont je ne t'écris que des bribes, comme les airs au milieu du récitatif – et ce qu'il me faut bien faire, hors de t'écrire ou d'écouter ta musique, n'est plus pour moi que scorie, papillon de nuit dans la lumière. Hier cependant je suis sortie, et vois comme tout me ramène à toi, j'ai croisé un violoniste de rue, dont l'archet faisait crier les cordes, et dans ce cri il m'a semblé percevoir l'essence du violon, où c'est du déchirement que s'élève l'harmonie. C'était comme si j'entendais du violon pour la première fois – pardonne-moi, ce ne fut pas toi, mais comment douter que ce fût

par toi, par toutes ces heures, à t'écouter, qui m'y ont préparée – pardonne-moi d'être si lente, et d'avoir pris d'abord pour des ratés ce qui était l'épaisseur même de la beauté.

L'archet de mon amant scande mes jours et mes nuits ; mais ses compositions je ne les connais pas, et n'ose lui demander de me les envoyer. S'il en avait envie, il l'aurait déjà fait, peut-être qu'il veut encore les retravailler, c'est si secret ces métamorphoses-là, va-t-on ouvrir une chrysalide pour voir ce qui s'y passe ? À moins qu'il ne les estime pas assez, ses musiques, il est tellement modeste, et si j'insiste il n'osera pas dire non, mais se morfondra, il finira par m'en vouloir, et notre belle histoire s'abîmera par mon indiscretion. Si seulement je pouvais voir ses partitions, bien sûr je ne saurais pas les lire, ce qui d'ailleurs devrait le rassurer, mais je sentirais son geste, sa geste, la saga de sa vie écrite par ses mains. N'ai-je pas mieux compris Bach lorsque je vis ses manuscrits, ces courbes qui reliaient les croches en les faisant danser ? Au moins raconte-moi, à quoi elles ressemblent tes musiques – à rien, évidemment, serait-ce, sinon, la peine de les écrire, c'est maintenant pour une idiote qu'il va me prendre, j'espère du moins que je ne l'ai pas vexé. Si je veux les entendre ? Tu m'accorderais ce privilège et cette confiance ?